

À l'extrême couchant

Pierre-Yves Soucy

Volume 44, Number 4 (258), November 2002

Face au monde, figures du poète

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33018ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Soucy, P.-Y. (2002). À l'extrême couchant. *Liberté*, 44(4), 123–134.

À l'extrême couchant

Pierre-Yves Soucy

Enfin tout se tient dans le vide.
Pierre Reverdy

*C'est la peau du dehors qui se
retourne et nous absorbe.*
Jacques Dupin

On glisse au cœur des choses
la fureur du jour
sous la peau

le premier mot dépouille l'espace
le vertige d'un visage
s'avance dès que l'on bouge

on taille le fond de la nuit
pour retrouver l'inventaire des lieux
entre la marche à rebours
et le pas de l'ombre
mobile comme un vide
qui se joue de l'écart.

Les jointures de l'errance
hurlent au-dessus du jour
leur givre sèche la bouche

on s'écarte peu à peu de la lumière
à la limite on l'imagine
à portée de fuite
insensible l'espace tranche

en tournant la tête
on traverse les mots et le monde

et on croit crever l'obscurité
entre une mort qui s'invente
et une mort qui se tait.

De tous les côtés le ciel remue
jusqu'à faillir
d'un seul mot le délit de la voix circule
avec l'écorce de l'ombre
où l'on pénètre
les nervures jusqu'à l'œil

sous la pluie la brèche aux abois
un vide au long de l'arbre
comme une douleur fanée
dans les feuilles

voir est respirer
un visage que l'on échange
comme une torche aveugle
pour maquiller les fenêtres.

On traverse les lieux
avec les mots que l'on porte
à écorcher l'espace

contraint par le souffle
le visage s'offre à la lumière
sa naissance profane dérobée à la main
devient invisible

au plus profond de l'air
on capture des forteresses vides
d'une langue trouée par l'ombre

l'œil rampe dans la poussière
la peau tant de fois émondée
flambe à la surface de l'air
et tout se perd dans le jour.

À chaque pas
 on s'éloigne du jour de la nuit
les dalles humides de la voix
 l'incision de la lumière
gouvernent le poids de la pluie

au revers de la saison
 l'œil devient néant

l'arbre brûle où l'automne s'annonce
 à peine les scintillements d'un prisme
sous la ronde des abris
sous les floraisons des neiges
 où s'allongent les plaies de l'été
la douleur nous délivre.

On extrait chaque mot
de l'épaisseur des voix
des paupières qui se courbent on retire
le secret des visages

on s'approche d'un autre exode
on refuse de forer ce qui est oublié

il n'y a plus rien à franchir
le sang est bien cette matière obscure
qui trace des fils
au fond de l'œil
qui érige le poids du monde.

On accède au jour
par les rumeurs qui s'éloignent

du parcours à gravir on découpe l'espace
par effraction

un timbre sourd dans les failles du vide
remonte avec la saison

on invente l'herbe sous la neige
on accorde au gel l'éclat de l'air

dans les mailles de la chair
l'incandescence d'un profil
intrigue tranchante contre la nuit

tout ce qu'on voit de sa propre disparition.

Au plus près l'œil de profil rode
 fore la peau de ce qu'il touche
on se tire hors de soi
 avec quelques échos
 le long de la pluie

les brumes de la ville
entravent la lenteur du réel
 on surprend l'eau contre les lèvres

à l'extrême couchant l'ordre ruminant
 l'orage écartelé
l'errance amarrée aux pavés
 on se dresse saccagé
 par les rues qui gouvernent.

On ne va pas plus loin
on entend déjà
son propre silence
sur lui on retourne
nos paupières captives
à l'intime devanture des nuits
là le monde fléchit
des visages sans nom
déciment les saisons
se recouvrent de cendres
sans ombre sans doute
on renonce à la pluie
qui s'aventure sur les pierres.

Si près qu'on suffoque
si proche que se dresse
la peur avec l'ordre
une voix tremble
et l'horizon s'égare
l'air ravaude la nuit
lentement le monde se défait
puis se refait
entre ciel et terre
l'ombre s'entaille
le soir penche vers la porte
l'ombre traîne son pas
ce qui n'est pas visible borde ce qu'on voit.